

La tradition du secret

Suzanne Lussier

Volume 15, Number 2, 1993

Femmes et traditions
Women & Tradition

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083195ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083195ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)

1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lussier, S. (1993). La tradition du secret. *Ethnologies*, 15(2), 13–30.
<https://doi.org/10.7202/1083195ar>

Article abstract

The study of attitudes and behavior towards menstruation tells us much about the daily lives of women. The manner in which feminine hygiene napkins are advertised, for example, reflects the image society has of women's bodies. This article attempts to deal with the hidden realities of menstruation, the impact of the invention of disposal hygiene napkins on the workplace and the customs and rituals menstruating women in Quebec have passed on from generation to generation in silence.

LA TRADITION DU SECRET

Suzanne LUSSIER

Ethnologie des francophones en Amérique du Nord
Université Laval

«Ma mère m'avait seulement dit d'être discrète, de ne pas en parler, que c'était notre secret personnel.»

À travers les époques et les sociétés, les menstruations ont toujours été déterminantes dans la vie des femmes, puisqu'elles sanctionnent leur passage de l'enfance à la vie adulte. D'une génération à l'autre, les femmes du monde entier se sont transmis des traditions et des rituels reliés à la menstruation: gestes faits ou non faits, paroles dites ou non dites.

L'étude des menstruations et de ses pratiques constitue pour l'ethnologue une source importante d'intérêt et d'observation. Si les recherches anthropologiques qui s'intéressent plus particulièrement au sens du sacré et à la symbolique entourant la menstruation, les recherches ethnologiques cherchent à savoir quelles ont été les pratiques reliées à la menstruation et comment le processus de transmission de ces pratiques s'est déroulé à l'intérieur de notre société.

Nous savons peu de chose sur les différentes façons dont les femmes se sont «débrouillées» lors de leurs menstruations et comment l'absence de serviettes sanitaires jetables a limité leurs activités. Comment les femmes réagissaient-elles face à leurs périodes menstruelles et comment ces épisodes structuraient-elles leur vie ainsi que leur propre perception d'elles-mêmes? Comment les difficultés engendrées par l'absence de garnitures efficaces ont-elles affecté la vie des femmes du passé?

Les réponses à ces questions devraient révéler la qualité de la vie d'autrefois sous un éclairage nouveau. Mais, à cause du silence qui a longtemps entouré la menstruation, les chercheurs doivent faire preuve de créativité pour découvrir l'information manquante.

La combinaison d'enquêtes orales, d'historiques des compagnies de serviettes sanitaires, ainsi que l'analyse des publicités de ces produits sont donc nécessaires pour découvrir cette dimension importante de la vie des femmes d'autrefois.*

* Mes sources sont les périodiques *La Revue Moderne*, 1919 à 1943, *Le Soleil*, 1929, *La Presse*, 1940 et les catalogues *Eaton's Catalogue*, 1901, 1927, *Montgomery Ward and Co.*, 1895, *Sears, Roebuck and Co.*, 1927, puis des enquêtes orales et écrites effectuées auprès de 12 dames originaires des comtés de Joliette, Montcalm, Yamaska-Richelieu, Laviolette, des régions de Portneuf, Rimouski et Rivière-du-Loup ainsi que des quartiers Saint-Roch et Saint-François d'Assise à Québec.

Un peu d'histoire: la génitalité féminine au XIX^e siècle

Si la documentation québécoise est presque inexistante sur ce sujet, les études américaines concernant les menstruations sont nombreuses et diverses. Les plus anciennes, de nature médicale, remontent au XIX^e siècle; les plus récentes, issues du courant féministe américain des années 1970, étudient les menstruations comme un phénomène social et culturel.

C'est au XIX^e siècle que la médecine et la science ont commencé à s'intéresser au phénomène de la génitalité féminine. À cette époque, l'idéologie dominante cherche à empêcher la femme d'accéder aux études supérieures et à entrer dans le monde de la production. Son rôle d'épouse et de mère devient une vocation sociale et culturelle, et la «protection» de son système reproducteur prend une grande importance. Toutes les fonctions physiologiques spécifiquement féminines sont définies par les médecins comme étant de nature pathologique et cette notion emprisonnera la femme dans une image de «malade chronique» jusqu'à la fin de la première guerre mondiale. Toute activité pouvant la détourner de son rôle de mère est jugée néfaste et susceptible de causer de graves maladies.

On assistera, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à une prolifération de théories et d'écrits scientifiques sur la génitalité féminine. De nombreux médecins étudient sérieusement les théories populaires concernant les menstruations, dont celles énoncées par Hippocrate et Aristote. Plusieurs d'entre eux maintiennent les effets de la lune comme déclencheurs des menstruations, tandis que d'autres soutiennent que le fœtus se forme à partir du flot menstruel.¹ On croit que l'ovulation et la menstruation se produisent simultanément et que le cerveau est directement relié à l'utérus. L'instruction devient ainsi un danger potentiel pour le système reproducteur des jeunes filles.

Le plus ardent défenseur de cette théorie, le docteur Edward H. Clarke, professeur de médecine maternelle à l'Université Harvard, affirme que les jeunes filles âgées de 12 à 20 ans ne peuvent soutenir les efforts qu'occasionnent les études avancées et ceux causés par les changements physiologiques dus à la puberté. En 1873, il écrit que le «travail du cerveau» doit être évité pendant la croissance du système reproducteur femelle. Les femmes pauvres ou de classes inférieures peuvent cependant travailler sans danger, leur travail étant manuel et non pas cérébral.

Ce postulat engendre toute une série de croyances dont débordent les manuels d'hygiène et de santé: ainsi, «Le flot menstruel commençant trop tôt (est) signe d'une sexualité excessive, probablement due à la masturbation, et à une

1. Vern Bullough et Martha Voght, «Women, Menstruation, and Nineteenth-Century Medicine», *Bulletin of the History of Medicine*, no 47 (1973), p. 66-82, citées dans *Women & Health in America: Historical Readings*, Judith Walzer Leavitt, édit., Madison, Wisconsin, University of Wisconsin Press, 1984, p. 28.

diète trop forte en viande rouge et en épices. Les menstruations tardives (sont) le signe d'un esprit trop stimulé, qui draine l'énergie du système reproductif.»²

Il semble que les filles du XIX^e siècle eurent en effet plus de malaises causés par les menstruations que celles de l'après-guerre, entre autres parce qu'on leur «inculquait» qu'elles allaient être malades durant ces périodes.³ De plus, les fillettes, spécialement les pensionnaires, étaient soumises à une diète excluant la viande rouge, donc pauvre en fer. On croyait aussi que l'exercice physique était dommageable pour la santé des filles. Enfin, il semble y avoir une corrélation entre les difficultés menstruelles et le port de certains vêtements (le corset par exemple) lesquels empêchaient la respiration et rendaient les muscles abdominaux flasques. Toutes ces prescriptions (médicales ou vestimentaires) contribuaient certainement à produire soit des malaises chroniques au niveau des organes, soit un flot menstruel anormalement prolongé.⁴

C'est la première guerre mondiale qui contribuera à changer la mentalité «victorienne» des médecins face aux menstruations. Principalement grâce à l'avancement de la science, mais aussi à cause de la démonstration que les femmes pouvaient travailler en usine même pendant leurs menstruations. Mais le facteur le plus déterminant dans l'histoire de la menstruation demeure sans contredit la «découverte» et la fabrication des serviettes sanitaires jetables, qui permirent aux femmes de reprendre un certain contrôle sur leur vie et les libéra de l'isolement créé par la menstruation.

Des «guénilles» aux serviettes jetables: un premier pas vers la libération

De tous temps, il a existé des «garnitures» pour les menstruations. On sait maintenant que le principe des tampons hygiéniques remonte à la nuit des temps: les Égyptiennes en fabriquaient à partir de papyrus doux; les matrones romaines utilisaient des tampons de laine et les femmes de l'Afrique équatoriale et de l'Australie, des rouleaux d'herbes et de racine.⁵

Des bandes de tissu furent aussi utilisées, de la Rome antique jusqu'à l'adoption des serviettes de cellulose jetables. Traditionnellement, les Américaines

2. Barbara Charlesworth Gelpi, «Introduction to Part I», dans *Victorian Woman*, Hellerstein, Hume and Offen, édit., p. 19, citée dans *Women, Health and Medicine in America: A Historical Handbook*, Rina D. Apple édit., New York, Garland Publishers, 1990, p. 21.

3. Bullough et Voght, «Women [...]», p. 35. À ce sujet, voir l'étude de Denis Goulet, *Le commerce des maladies: la publicité des remèdes au début du siècle*, coll. Edmond-de-Nevers, n°6, Québec, IQRC, 1987.

4. Bullough et Voght, «Women [...]», p. 35.

5. Janice Delaney, Mary Jane Lupton et Emily Toth, *The Curse: A Cultural History of Menstruation*, revised edition, Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. 138.

utilisaient des chutes de tissu ou des serviettes, quelquefois spécialement fabriquées. Ce sont elles qui, les premières, délaissèrent les bandes de tissu, tandis que les Françaises et les Québécoises en porteront encore dans les années 1940 et 1950.

À la fin du XIX^e siècle, des serviettes sanitaires ainsi qu'un petit incinérateur pour les brûler sont présentés lors d'une conférence de l'«*Obstetrical Society of London*». On en retrouve dans le catalogue «*Montgomery Ward & Co.*» de 1895, parmi les publicités de bretelles et de ceintures. La «*Faultless Serviette or Absorbent Napkin*», y est décrite mais non illustrée et se détaille 50 cents la douzaine. On peut apercevoir par contre l'illustration d'une ceinture spécialement conçue et «*universellement approuvée*» pour porter ces serviettes («*Ladies Faultless Serviette Supporter*»).

Les premières serviettes sanitaires jetables sont créées par la compagnie Johnson & Johnson en 1896 et mises sur le marché sous le nom de «*Lister Towels*». Il s'agissait de coton recouvert de gaze. Un an plus tard, on peut enfin commander des serviettes sanitaires et une ceinture de caoutchouc dans les catalogues «*Montgomery Ward*» et «*Sears, Roebuck*». ⁶ En 1901, le catalogue canadien-anglais Eaton's présente, parmi les bourrures, faux seins et faux derrières, une boîte d'«*Antiseptic hygienic towels, nos 1, 2 et 3*». Aucune description n'accompagne le produit. L'absence de texte laisse souvent place à l'interprétation. Ainsi, dans la rubrique des linges de maison, une boîte de «*Sanitary Diapers*» est annoncée, mais cet article est peut-être destiné aux bébés plutôt qu'aux mamans. Une autre publicité, cette fois tirée du *Ladies' Home Journal* de 1906, annonce les «*Sanitary Towels*» et vante leurs qualités antiseptiques. À la lecture du texte, on ne peut déceler si ces linges sont destinés aux menstruations ou au ménage.

Le développement des serviettes sanitaires ne fit pas l'unanimité parmi les médecins de l'époque, et plusieurs mirent en garde les jeunes filles contre la vie excitante et les stimulations mentales qu'elles pouvaient engendrer. Cette attitude, jumelée à une publicité remplie de termes métaphoriques et obscurs contribueront à maintenir les femmes dans l'ignorance et à retarder l'adoption des serviettes jetables jusque dans les années 1920.

Aux États-Unis, pendant la première guerre mondiale, la compagnie Kimberly-Clark produit un tissu à rembourrage de cellulose, fait à partir de la meilleure qualité de fibres de bois. Ce tissu était employé principalement comme pansement chirurgical, parce qu'il était plus absorbant et plus résistant à l'infection. Après la guerre, les besoins en pansements chirurgicaux diminuent considérablement et la compagnie se retrouva avec une quantité énorme de

6. Adele E. Clarke, «*Women's Health: Life-Cycle Issues*», *Women, Health and Medicine in America: A Historical Handbook*, Rima D. Apple, édit., New York, Garland Publishers, 1990, p. 26.

cellulose. Plusieurs infirmières en service⁷ avaient remarqué que cette cellulose faisait une serviette sanitaire idéale, une serviette dont on pouvait facilement se débarrasser. La compagnie, voyant déjà les possibilités futures, commença à effectuer des tests.

En 1920, Kimberly-Clark met donc en marché la première serviette sanitaire jetable sous la marque KOTEX, qui devint rapidement le nom générique du produit. La première serviette KOTEX est constituée de plusieurs couches de rembourrage coupées en une forme rectangulaire et enveloppées de gaze. Elle est annoncée comme une serviette sanitaire jetable, faite de rembourrage de cellulose, cinq fois plus absorbante que le coton. L'absorption était le grand avantage et la première publicité fut centrée sur ce message.

Kimberly-Clark s'aperçoit vite que les femmes attendaient depuis longtemps un produit comme les serviettes sanitaires KOTEX et savait qu'elles abandonneraient rapidement les linges qu'elles devaient laver. La publicité présentée constituait cependant un problème de taille. En effet, tout ce qui concernait les menstruations était passé sous silence. Les magasins estimaient que le produit, placé en vitrine, pouvait déplaire aux clientes et même les embarrasser. Un groupe d'hommes ordonne même au magasin Woolworth de San Francisco de retirer les boîtes de KOTEX de sa vitrine.⁸

Même si, en 1920, on retrouve dans le *Ladies' Home Journal*⁹ une publicité annonçant une «poudre déodorante pour l'utilisation personnelle de la femme»¹⁰, le célèbre magazine américain refuse catégoriquement d'annoncer les serviettes de la compagnie KOTEX. Après quatre ans d'essais, Kimberly-Clark persuade enfin le *Ladies' Home Journal* de publier une annonce de KOTEX. En dépit d'un prix de 60 cents pour six serviettes, ce nouveau produit atteignit à chaque année des ventes de plus en plus élevées. En 1929, elles atteignent 19 millions de dollars.

L'approche publicitaire des KOTEX devait premièrement se centrer sur la présentation du besoin dans un contexte exclusivement féminin (magazine féminin national), où la cliente pouvait se renseigner en privé. La publicité devait convaincre aussi les détaillants du potentiel énorme de ce produit. Les magasins commencèrent peu à peu à annoncer le produit à l'intérieur même de leurs propres pages publicitaires. La résistance fut finalement brisée en 1925, lorsque «Carson Pirie Scott», un magasin à rayons très en vue de Chicago, commença à promouvoir

7. La «nationalité» des infirmières diffère d'une étude à l'autre: les études américaines attribuent la découverte des serviettes à des infirmières «françaises», tandis que les publicités insérées dans le magazine québécois la *Revue Moderne* font référence à des infirmières «américaines».

8. Tiré de *Kotex Feminine Napkins — Product Fact Sheet*, Kimberly-Clark Company.

9. *Ladies' Home Journal*: magazine féminin américain fondé en 1883 et largement distribué au Canada et au Québec. Exclusivement destiné aux femmes, on y retrouve des articles concernant la vie quotidienne, mais surtout des recettes culinaires. Le *LHJ* existe toujours et compte parmi les magazines féminins les plus populaires aux États-Unis.

10. Delaney, Lupton and Toth, *The Curse [...]*, p. 129.

intensivement les serviettes féminines KOTEX. L'année suivante, la «Montgomery Ward & Company» plaça une annonce de serviettes féminines KOTEX dans son catalogue de ventes par courrier. En 1927, le catalogue «Sears, Roebuck and Co.» annonce sur deux pages plusieurs marques de serviettes sanitaires accompagnées d'un texte clair et explicite ainsi que tout un assortiment de vêtements «sanitaires» (Sanitary Necessities, Supporter and Shields): sous-vêtements et «bloomers» imperméables, slips protecteurs et dissimulateurs («Shadowproof») et même tabliers à porter sur le «derrière». Au rayon des ceintures, le choix est illimité et répond à tous les besoins; on offre même une ceinture sanitaire combinée à un porte-jarretelles! Tous ces articles sont dorénavant illustrés avec force détails. Grâce au rôle de diffusion que jouèrent les catalogues de ventes, les serviettes féminines furent connues par des millions de femmes aux États-Unis et au Canada.

En plus des problèmes concernant la publicité nationale et la répugnance des marchands à exposer le produit, des difficultés allaient surgir d'ailleurs. À l'aube des années trente, les serviettes féminines KOTEX apparaissaient dans la plupart des publications nationales et dans les magasins. L'emballage des serviettes féminines KOTEX devint aussi reconnaissable au consommateur que n'importe quel autre produit.

Les détaillants s'aperçurent que les femmes tenaient à l'emballage discret des serviettes, afin d'éviter de la gêne au comptoir des magasins. Malgré les millions que la compagnie dépensait en publicité, les magasins continuèrent à «cacher» le produit. Kimberly-Clark présuma que le produit devait et serait traité comme n'importe quel autre item. Les compétiteurs enveloppaient encore leur produit d'un papier opaque; Kimberly-Clark ne le fit plus. Continuant à maintenir que les femmes accepteraient les serviettes KOTEX aussi naturellement que tout autre produit répondant à un besoin, la compagnie améliora l'emballage et lui donna un style plus féminin. Plus tard, les compétiteurs imitèrent cette approche plus «mature». ¹¹

Durant la première décennie de la mise en marché des serviettes KOTEX, un seul format de serviettes était offert, dans des boîtes de quantités différentes. Les études de marché démontrèrent que certaines femmes préféraient différents degrés d'absorption. Dans les années trente, Kimberly-Clark mit donc en marché les serviettes de formats «Super» et «Junior», afin de répondre à des besoins bien spécifiques. Les compétiteurs l'imitèrent aussitôt.

Même si le marché des protections sanitaires s'accroît rapidement à la fin des années vingt et trente, la consommation du produit est loin d'être maximale. En 1939, plus de 20% du marché potentiel utilise encore les serviettes «faites à la maison». Les serviettes jetables constituent un luxe que la majorité des femmes ne peuvent se payer. Au cours de la seconde guerre mondiale, un bon nombre

11. D'après les enquêtes, les détaillants québécois (épiciers, pharmaciens) continuèrent à emballer les boîtes de serviettes.

d'Américaines entrèrent dans le monde du travail de guerre. La riveteuse demanda dorénavant les mêmes produits que la femme sophistiquée. Kimberly-Clark veilla, en dépit des pénuries, à ce que les usines de guerre fussent bien équipées de distributrices de serviettes féminines KOTEX. En 1940, l'image publicitaire change à cause des «besoins de la Nation». Si on voulait autrefois la femme à la maison, on la veut désormais à l'usine. La publicité s'adresse maintenant à la «femme» et non plus à la «fille». Le message démontre l'utilité des serviettes qui permettent aux femmes d'assumer des fonctions de responsabilité et exigeant de la compétence en tout temps. En 1947, la compagnie atteint 100% de ses objectifs de vente.¹² La publicité d'après-guerre ramène le concept de la «mystique féminine». La femme des années 1950 n'est plus représentée en tant que travailleuse mais comme une ménagère élégante à qui l'on s'adresse par des textes publicitaires de plus en plus courts.

À la fin des années quarante, la consommation maximale du produit étant désormais atteinte, Kimberly-Clark décide de changer ses objectifs de marketing et de publicité. En effet, il n'était plus nécessaire maintenant de «vendre» le concept des serviettes aux femmes, mais plutôt de présenter les avantages des multiples formats de serviettes. Le dernier problème à résoudre fut la vente des serviettes sanitaires dans les épiceries.

Les tabous entourant les menstruations rendaient difficile voir impossible l'approche d'une partie de la population totalement ignorante de ce phénomène. Durant les années trente, de nombreuses lettres adressées à Kimberly-Clark démontrèrent que plusieurs femmes ignoraient complètement tout de cette fonction physique normale. Afin de répondre à ce besoin d'information, la compagnie créa une division d'éducation. Kimberly-Clark publia un livret d'information, «Marjorie May's 12th Birthday», qui s'attira énormément de critiques. Lentement, par l'intermédiaire du courrier d'une infirmière, des informations furent envoyées à celles qui le demandaient. Quelques écoles et organisations féminines commencèrent à s'intéresser au matériel éducatif mis à leur disposition par Kimberly-Clark. Par contre, certains états des États-Unis bannirent complètement l'envoi de cette information. Mais les protestations des mères et des enseignants eurent raison du puritanisme du gouvernement.

En 1946, Kimberly-Clark commanda aux studios Walt Disney un film sur l'histoire des menstruations, «The Story of Menstruation». Ce film fut visionné par 70 millions d'adolescentes et d'adolescents américains. Mais la publicité du film fut réduite à son minimum. Le sujet était traité comme une fonction normale du corps, sauf que le flot menstruel était de couleur... blanche et les dessins illustrant le vagin ressemblaient plutôt à la coupe transversale d'un évier de cuisine.¹³

12 . Tiré de *Kotex Feminine Napkins - Product Fact Sheet*, Kimberly-Clark Company.

13 . Delaney, Lupton and Toth, *The Curse [...]*, p. 109.

«Redécouverts» par une gynécologue américaine en 1933, les tampons hygiéniques ne connurent pas le même succès que les serviettes jetables. Malgré une publicité axée sur la liberté de mouvement, l'utilisation par les stars de cinéma et les athlètes féminins, les mythes véhiculés par l'Église catholique concernant les tampons (contraception, masturbation et défloraison) persistèrent jusque dans les années 1960.¹⁴

Au Canada, la division des produits à la consommation et produits au détail de Kimberly-Clark du Canada voit le jour en avril 1925. C'est à cette date que la Cellucotton Products Company ouvre une petite usine de transformation dans un local loué, au-dessus d'un magasin de meubles à Niagara Falls (Ontario). L'usine se compose d'une machine destinée à la fabrication de serviettes féminines et elle emploie une équipe de huit femmes et un homme. On avait opté pour Niagara Falls de façon à pouvoir importer plus facilement la ouate de cellulose provenant de l'usine de la compagnie située à Niagara Falls (New York). Les serviettes féminines KOTEX, qui constituaient le seul produit de l'entreprise, se vendaient à cette époque dans les pharmacies. Ce n'est qu'en 1969 que furent lancés les tampons KOTEX (30 ans après les États-Unis !!).

Au Québec, la première publicité francophone des serviettes féminines KOTEX paraît dans la *Revue Moderne*¹⁵ en février 1924. L'annonce de KOTEX y occupe une page entière. Dans un encadré, on aperçoit une infirmière conseillant une dame élégante. Ce sujet servira de modèle pour la publicité de KOTEX pendant presque deux décennies. En effet, le thème de la science médicale, ajouté à celui du niveau social élevé sera exploité jusqu'à la seconde guerre mondiale où la présence des femmes sur le marché du travail obligera KOTEX à adopter une approche plus moderne, axée sur l'action et les activités physiques.

Dans le texte de 1924, on apprend que KOTEX fut découvert «en France, au cours de la grande guerre, par des gardes-malades américaines». On y mentionne les propriétés du Cellucotton qui «comporte deux avantages secrets que je (l'infirmière) ne peux mentionner ici».

De mois en mois, la *Revue Moderne* continue de publier les publicités de KOTEX. La mode change, les jupes rallongent, les chapeaux rapetissent ou s'élargissent, mais le message et les valeurs véhiculées restent les mêmes à l'intérieur des textes: «Élégance, confort, propreté absolue en toutes circonstances», «Science et franchise relativement au plus ancien problème féminin». Un échantillon gratuit est offert à celles qui écriront à mademoiselle Buckland, «General Nurse», à Toronto. On promet un envoi tout à fait confidentiel et sans inscription. Lors de la parution de la troisième annonce, l'illustration change et l'infirmière a laissé sa place à l'utilisatrice des serviettes qui, toujours très élégante, est représentée 1) dans sa luxueuse salle de bain, s'appêtant à jeter

14. Au Québec, la première publicité des tampons «Tampax» apparaît à l'intérieur de la *Revue Moderne* de mars 1943. Néanmoins, aucune des informations n'en fait mention lors des enquêtes.

15. La *Revue Moderne* est un magazine pour femmes fondé en 1919, à Montréal.

quelque chose (...) dans les toilettes, 2) mettant son manteau de fourrure sur une robe légère (qu'elle peut porter sans risque, grâce aux serviettes KOTEX) et, finalement, 3) en train d'acheter dans une pharmacie, une boîte de KOTEX placée à côté de la caisse. Nurse Buckland continue d'offrir ses échantillons «confidentiels» et on apprend que le KOTEX régulier se vend 75 cents la douzaine, et le KOTEX-Super, 1,20 \$ la douzaine

Jusqu'en 1930, les annonces publicitaires de KOTEX conservent le même design et les mêmes thèmes: illustrations de femmes de la haute société s'apprêtant à aller au bal, à une conférence, à un dîner, en toute sûreté. On insiste maintenant sur les propriétés désodorisantes de KOTEX. Il est à noter que la femme de la classe moyenne n'est jamais représentée ou sollicitée par les publicités de KOTEX.

En juillet 1930, KOTEX introduit la photographie dans sa publicité. L'infirmière et la dame du monde ont cédé leur place à deux jeunes filles au restaurant. Si auparavant on visait la dame du monde, on cherche maintenant à cibler la jeune fille de bonne famille. Nurse Buckland a été remplacée par Garde Yvonne Tremblay, infirmière «on ne peut plus canadienne-française». Garde Yvonne nous renseigne maintenant sur «la précarité de notre santé sans l'utilisation des serviettes KOTEX». Conséquence de la crise économique qui sévit alors ou simple accroissement du marché? Le prix des KOTEX est maintenant à 60 cents la douzaine pour le format régulier et à 75 cents pour la douzaine de «Super».

En février 1931, coup de théâtre: KOTEX, la grande découverte du siècle, a dorénavant un concurrent. En page 43 de la *Revue Moderne*, apparaît une publicité nettement différente, résolument moderne dans son approche et son design. Plus d'histoire à l'eau de rose, plus de textes au message sibyllin, de femmes riches et élégantes s'échangeant des confidences intimes. La compagnie de serviettes MODESS présente une jeune fille élégante mais vraisemblablement issue de la classe moyenne, avec ce style de femme fatale longiligne qui caractérisera la silhouette féminine des années trente. Un texte court, qui parle des transformations au niveau de la forme de la serviette et qui présente plusieurs types de protection selon les besoins: introduction du concept de la serviette «compacte» pour les voyages. MODESS offre aussi des échantillons, qu'on peut obtenir sans fausse représentation, en écrivant à la compagnie JOHNSON & JOHNSON de Montréal, «les plus grands fabricants du monde de pansements chirurgicaux, bandages, cotons hydrophiles, etc.». On associe encore le produit au rassurant monde médical, mais l'approche est faite d'une façon plus claire et plus moderne. Dès 1931, MODESS commence à publiciser son produit sans l'associer à l'image d'une femme, en présentant uniquement son contenant. En juillet 1932, on offre, avec l'achat d'une boîte de MODESS, une boîte de «VEMO», déodorant «délicat», le tout pour 39 cents.

KOTEX continue d'associer son produit à des jeunes filles se livrant à des confidences sur «le plus vieux problème féminin». Garde Yvonne est toujours à

son poste et continue à conseiller et à fournir le Québec en serviettes féminines. En mai 1932, nous avons la joie d'apercevoir la photographie de la généreuse infirmière. Quelques mois plus tard, celle-ci a troqué son uniforme et sa coiffe pour une robe du soir des plus... moulantes, afin de prouver elle-même qu'on ne peut déceler sa serviette KOTEX-PHANTOM, «façonné [*sic*] pour s'ajuster si parfaitement sous la robe la plus collante». Les temps changent et KOTEX offre maintenant aux mères une brochure destinée à informer les jeunes filles sur «Une période de transition extrêmement délicate».

Du côté des journaux, on retrouve dès 1929 une publicité de KOTEX dans *Le Soleil*. Quelques années plus tard, *La Presse* de 1940 présente une toute nouvelle conception publicitaire de KOTEX, vantant les femmes actives et mettant en vedette une jeune fille jouant dans la neige sous le regard de Garde Yvonne¹⁶. Le monde est en guerre, les femmes ont quitté leur douillette maison pour l'usine. Autres temps, autres mœurs, mais notre bonne infirmière est toujours là, à veiller sur les valeurs d'antan.

Les pratiques reliées aux menstruations au Québec: résultats d'enquêtes

Mises à part des recherches de types scientifiques, psychologiques ou médicales, il ne semble pas y avoir encore d'études québécoises sur les menstruations en tant que phénomène historique, culturel ou social. Si l'étude de la publicité concernant les serviettes sanitaires nous renseigne sur le type d'information véhiculé au Québec à l'intérieur des magazines féminins ou des grands quotidiens, nous ne savons pas comment nos mères et grand-mères vivaient leurs menstruations du point de vue «pratique».

À partir d'enquêtes effectuées auprès de 12 femmes âgées de 41 à 81 ans, de milieux sociaux et géographiques différents, j'ai tenté de lever le voile sur les pratiques entourant la menstruation entre 1925 et 1965. Si les témoignages de ces informatrices se rejoignent sur plusieurs points, chacune d'entre elles a sa petite histoire personnelle qui diffère de celle des autres.

La première menstruation

La première menstruation se vivait dans le secret et l'ignorance la plus totale. Les jeunes filles ramassaient la première guenille trouvée et tentaient de

16. Durant les années 1940, le légendaire désodorisant MUM, destiné à l'origine à combattre l'odeur des aisselles, annonce (en caractères minuscules) qu'il «peut être utilisé aussi pour les serviettes sanitaires». Ce phénomène est sûrement lié à l'arrivée massive des femmes sur le marché du travail durant la seconde guerre mondiale. La promiscuité des lieux de travail (comme l'usine par exemple), où elles côtoient régulièrement des hommes, ont dû obliger les femmes à camoufler tout indice relié aux menstruations.

s'arranger toutes seules. Les plus courageuses allaient trouver leur mère qui les renvoyait voir leur sœur aînée. Celle-ci leur donnait des bandes de tissu et quelques explications sur la façon de les placer et de les laver.

J'avais 10 ans, c'était en 1935. J'étais allée au grenier chercher une guénille, dans la poche de guénilles pour le tissage. Lorsque la guénille était sale, je la lavais dans le quart d'eau froide, à l'entrée de l'étable et je remettais la guénille mouillée. J'avais mal au ventre, je faisais du rhumatisme. Je l'ai cachée pendant trois mois, jusqu'à ce que les menstruations se transforment en hémorragie. Je n'étais pas au courant de ce qui m'arrivait: j'avais du sang et je ne m'étais pas fait mal (madame C., 67 ans, région de Granby). C'était en 1933. Ma sœur m'a donné les serviettes. Je ne savais pas où mettre ça. J'essayais de mettre ça en avant de mon pubis, de travers, j'ai dit à ma sœur: «Où c'est que je vais mettre ça?» (madame P., 72 ans, comté de Montcalm).

En général, la nouvelle n'était pas diffusée dans le reste de la famille. Seules la mère et les sœurs finissaient par le savoir, certaines «en voyant augmenter le nombre de guénilles sur la corde à linge». Une dame de Québec, âgée de 63 ans, nous raconte son désarroi lorsqu'elle s'aperçut que sa mère avait ébruité la nouvelle:

Je fus toute surprise et gênée, quand, au moment de partir en voyage, mon père m'a dit: «Ta mère a mis tout ce qu'il faut pour «tu sais quoi», dans ta valise.» Ma mère en avait parlé à mon père. Elle n'avait pas d'affaire à lui dire! Je pensais que les hommes ne savaient pas ces choses-là.

Par contre, une informatrice dont la mère était américaine, avait eu toutes les informations nécessaires et l'événement avait été une source de fierté dans la famille. «C'était en 1934. J'ai averti ma mère. Je n'étais pas effrayée, c'était la nature qui était là. Maman avait averti mon père. Il m'a dit: «Ah, comme ça, D... est grande fille!»»

Les menstruations tardives inquiétaient beaucoup les adolescentes et leurs parents à cause des croyances qui circulaient encore à ce propos. Une des informatrices fut amenée chez le médecin parce qu'elle n'était pas encore menstruée à 17 ans: «Le docteur a dit: «Sois qu'elle meurt, ou que ça parte.» J'avais hâte que ça arrive parce que le médecin avait dit que je mourrais si ça n'arrivait pas. J'ai gardé un caractère bébé à cause de ça.»

Lors des menstruations, les activités étaient réduites au minimum. Plus de patinage, de glissades, de vélo, pas de batailles avec les frères (qui auraient pu s'en apercevoir) et surtout aucune baignade. «Il fallait faire très attention quand on allait aux fruitages. On disait que c'était dangereux de «s'ébarouir» (s'évanouir).» Les mains dans l'eau froide garantissaient des règles douloureuses au mois prochain et les bains «où l'eau aurait pu entrer et causer de l'infection» étaient même proscrits dans certaines familles.

Que faisait-on pour soulager les malaises causés par les menstruations? Peu de chose, en vérité. La plupart enduraient leur mal en silence. Aucune n'a pris

de médicaments prescrits par un médecin. Une des informatrices nous apprend que sa mère gardait une bouteille de whisky qu'elle diluait dans de l'eau chaude. «On avait plus mal au ventre après ça.» «Ma mère nous donnait du «Pain Killer», elle nous faisait coucher à plat ventre sur une assiette chaude enveloppée de laine et nous faisait boire du vin chaud.» Une autre dame nous raconte que sa mère lui faisait boire du bouillon de bœuf avec des morceaux de pain trempés dedans. Une informatrice qui travaillait dans un orphelinat dans les années 1940, raconte que les religieuses leur faisaient boire du gingembre chaud et les envoyaient se coucher pour calmer les douleurs menstruelles. Quelques dames se souviennent des médicaments annoncés dans les revues féminines, telles «les pilules Fémol» ou «les pilules Midol, pour votre confort». «Les textes publicitaires n'étaient jamais clairs et laissaient seulement sous-entendre que ça pouvait être pour les maux de ventre. De toute façon, personne n'avait les moyens d'en acheter.»

Les «guénilles»

Toutes les informatrices interrogées, sauf une, ont porté des bandes de tissu pendant les premières années de leur puberté. La plus jeune des informatrices, âgée de 41 ans, originaire de Rivière-du-Loup, a porté des bandes jusqu'en 1965.

C'est à la mère qu'incombait la tâche de fabriquer les bandes. Les femmes qui ne cousaient pas pliaient simplement les linges. Aucune des informatrices n'a entendu parler de couturières qui auraient pu fabriquer des bandes. «C'était trop intime.» Même si toutes ces dames ont appris de leur mère la technique de fabrication et de lavage des bandes, une seule d'entre elles en a fabriqué pour ses propres filles. Toutes les autres ont abandonné leurs bandes pour les serviettes jetables dès qu'elles en ont eu la possibilité.

À peu de chose près, ces bandes, étaient toutes faites selon le même principe: un carré de tissu d'environ 12 pouces par 12 pouces, replié et attaché aux sous-vêtements. Les différences se situaient au niveau du type de tissu utilisé, de la couleur, de la finition (piquée, cousue ou non) et dans «l'installation» de la bande ou la façon de la fixer. Les bandes pouvaient être faites en finette blanche achetée «à la verge» spécialement pour cet usage ou fabriquées avec les côtés «inusables» des vieux draps. «Ce n'était pas tout le monde qui achetait de la flanalette. Y en avait qui prenaient toutes sortes de choses, n'importe quoi, des vieux jupons.»

Traditionnellement la finette achetée était blanche, mais on retrouve des exceptions. Ainsi madame P. nous raconte que sa mère fabriquait les guénilles avec de la «flanalette» à motifs, parce que ça paraissait moins taché.» La plupart des dames interrogées les ont trouvées très confortables et même plus que les premières serviettes jetables. Par contre, les informatrices qui vivaient à la campagne et qui devaient souvent marcher plusieurs milles par jour pour aller à l'école, n'ont pas oublié la rugosité des bandes rincées à l'eau de javel. «Il y en

avait qui portaient des garnitures piquées, en tissu rude. Elles marchaient des milles à pied et passaient la journée avec ça. Ça aurait pu nous emporter la peau. Je vous dis que ça marchait la vaseline dans ce temps-là.»

Certaines bandes étaient simplement pliées en plusieurs épaisseurs et fixées à la camisole ou à la culotte avec des épingles à ressort. Une fois lavées et étendues sur la corde à linge, «on ne pouvait les distinguer des couches de bébé». D'autres étaient rembourrées et piquées à la main ou «au moulin». Les bandes pouvaient avoir trois pouces et demi de large et jusqu'à 12 pouces de long, «selon la grandeur de la personne». On en avait une ou deux douzaines par année.

Au niveau de la récupération, les Québécoises n'avaient pas leur pareille et certaines ont vraiment fait preuve d'ingéniosité. Ainsi madame B., du quartier Saint-Roch à Québec, nous explique ce qu'elle et ses sœurs portaient en guise de serviettes en 1948:

Ma mère a eu 17 enfants. Elles cousaient des bandes pour le nombril des bébés, parce qu'ils pouvaient se crever s'ils pleuraient trop. On se servait de ça pour les menstruations. Elle les faisait à la main, on n'avait pas de moulin, on était trop pauvres. Elle achetait de la «flanalette» à la verge, ça en prenait beaucoup. Elle mettait quelque chose entre, elle piquait ça à la main, avec du rembourrage. Ça faisait une bande épaisse. Quinze pouces de long, on était confortables.

L'entretien de ces bandes était une tâche fastidieuse, qui devait être faite en plusieurs étapes et en cachette des autres membres de la famille. Il y avait une première étape de détachage dans le lavabo et de trempage dans un seau d'eau savonneuse, fermé et placé dans la salle de toilette. Puis c'était le lavage qui devait être fait séparément du «gros lavage ordinaire». Quelques-unes faisaient bouillir les bandes dans du «caustique». On faisait tremper ensuite les bandes dans de l'eau de javel, on rinçait de nouveau et on faisait sécher sur une corde à linge, à l'abri des regards, en arrière d'une grange pour celles qui habitaient la campagne, dans le haut de la maison pour les autres. «Pour ne pas que les garçons voient ça.»

On séchait les bandes cachées dans d'autres vêtements, par exemple, à l'intérieur des draps. Le plus souvent, étendues dans le carrelage de la clôture de broches et recouvertes par un drap. Chaque guénille dans son petit carreau de la clôture (madame C., 67 ans, région de Shawinigan).

Mon grand-père, qui était voisin de chez nous, comptait nos guénilles sur la corde à linge, afin de s'assurer qu'aucune de nous n'était enceinte (madame L., 41 ans, de Rivière-du-Loup).

Si, dans certaines familles, on lavait toutes les serviettes des filles ensemble lors de la traditionnelle journée de lavage, chez d'autres informatrices, l'entretien des bandes se faisait dans le secret de leur chambre.

Chacune de nous lavait ses guénilles en cachette. Quand je pouvais, je les lavais à mesure, mais autrement, je les enveloppais dans des journaux. Quand j'avais une chance, je les

l'avais dans ma chambre. J'avais mis deux clous en arrière de mon bureau dans ma chambre, je les faisais sécher là. Je n'ai jamais vu ma mère laver les siennes, je ne sais même pas où elle les étendait (madame B., 72 ans, comté de Joliette).

Même si la plupart des informatrices soulignent que ces bandes étaient plus étanches que les premières serviettes jetables, aucune d'entre elles n'était à l'abri «d'accidents».

On devait porter jusqu'à 4 bandes à la fois, lorsqu'on allait à l'école, parce qu'on ne pouvait pas se changer aussi facilement. Il fallait demander la permission pour sortir de la classe et les sœurs voulaient toujours savoir pourquoi. On en voyait souvent, à cette époque-là, des grandes taches sur les robes.

Plusieurs informatrices ont connu la vie de pensionnaire et se souviennent des désagréments d'être loin de la maison durant ces périodes.

Au pensionnat, j'allais laver ça à la sauvette pendant les récréations, j'allais faire sécher au grenier en cachette parmi les métiers à tisser, sur des barres (madame P., 72 ans, comté de Berthier).

Au couvent, les sœurs mettaient les serviettes des filles dans des sacs tricotés en grosses mailles. Chacune avait son sac avec son nom après. De temps en temps, on nous envoyait aider à la buanderie et j'ai vu des grosses brassées dans des gros moulins, des cuves en bois qui brassaient ces sacs-là, plein de guénilles. Les sœurs mettaient un savon fort et de l'eau de javel, et l'eau était encore toute rouge (madame B., 72 ans, comté de Joliette).

Quand j'étais pensionnaire, ma mère m'envoyait mes guénilles bien propres par un notaire qui allait travailler à R... C'était enveloppé dans un petit sac spécial qui avait mon nom dessus. Dans le petit sac du notaire, ma mère mettait du sucre à la crème et des mots d'encouragement. J'avais la permission des sœurs d'aller chercher mon sac le jeudi après-midi au bureau du notaire (madame L., 70 ans, comté de Montcalm).

«On parlait très peu des menstruations.» Presque jamais avec la mère, rarement entre sœurs, quelquefois entre amies. Aucune mention n'en est faite clairement dans les journaux ni dans les magazines féminins avant les années 1940. Mais la vie recluse des couvents et les amitiés qui s'y nouaient amenaient les confidences et plusieurs informatrices avouent avoir obtenu leurs seuls renseignements sur les menstruations pendant leurs années au pensionnat. Même à la fin des années 1940, l'ignorance face aux menstruations est encore grande au Québec, comme en font foi les courriers du cœur des magazines féminins.

Dans les courriers du cœur de la *Revue Moderne* ou des revues de fermières, les courriéristes répondaient aux inquiétudes. Certaines filles écrivaient qu'elles avaient perdu du sang. La courriériste leur disait de s'adresser à leur mère, elle leur expliquait le pourquoi, elle leur disait: «Quand ça t'arrive, tu vas en pharmacie et tu demandes des KOTEX.» (madame D., 63 ans, comté de Portneuf).

Les garnitures «maison» ne semblent pas avoir connu de transformations au niveau de la forme ou de la fabrication. Mais ce fait reste à vérifier. En effet, parce qu'elles n'ont jamais parlé des menstruations avec leur mère, aucune n'a entendu parler d'un type de garniture plus ancien, du temps où leur mère ou leur grand-mère était jeune. Par contre, madame B., 72 ans, du comté de Joliette, nous raconte une anecdote, des plus particulières:

Ma mère ne m'a jamais parlé des menstruations, sauf vers les dernières années de sa vie. Elle m'a raconté que sa sœur (née en 1890) avait trouvé un bouchon de liège, un bouchon qui servait pour les cruches, et qui «fittait». Elle se mettait ce bouchon-là pendant ses règles et l'enlevait quand elle allait aux toilettes. Je pense qu'elle l'a utilisé toute sa vie...

De tout temps, on a tenté de renommer «l'innommable» par des expressions populaires que l'on peut «classer» selon les caractéristiques qu'elles décrivent de la menstruation. On retrouve ainsi des expressions faisant référence à la couleur des menstruations: «être dans ses prunes», «voir rouge», «le Cardinal est arrivé», «être peinteurée», «l'Armée rouge est en ville»; d'autres à la saleté: «être dans ses crottes»; d'autres à la régularité des menstruations: «les règles», «avoir son mois», «avoir sa semaine» et enfin à la maladie: «être malade», «être indisposée», «avoir ses maladies, ses affaires». De même, les garnitures eurent beaucoup d'appellations différentes, la plus connue étant «les guénilles», il y a eu aussi «les linges», «les bandes», «les piqués», «les petites couches», et enfin «les serviettes». Une informatrice se rappelle que les religieuses du pensionnat parlaient de «garnis». Une autre dame a entendu le terme «landau», «d'une femme du Bas-du-Fleuve».

Les serviettes sanitaires

Les serviettes sanitaires ont fait leur apparition dans les revues féminines francophones et dans certains quotidiens (dont *Le Soleil*) vers 1924. Les plus âgées des informatrices interrogées (72 ans) en ont porté dans la seconde moitié des années 1930. D'après les enquêtes, le premier facteur expliquant le décalage entre la mise en marché de ces serviettes et leur utilisation semble être purement économique. «Les serviettes étaient considérées comme du luxe, de la fantaisie.» Dès que les informatrices se sont retrouvées sur le marché du travail, elles se sont précipitées dans les pharmacies de la ville la plus proche ou carrément au magasin général de leur village afin de s'approvisionner.

Dans certaines petites villes et jusque dans les années 1950, les boîtes de serviettes étaient préemballées dans du papier épais, attaché avec une corde, afin qu'elles ne puissent être identifiées par les enfants ou les jeunes garçons. Aller acheter une boîte de serviettes sanitaires était toute une aventure, car les boîtes étaient «toujours sur la dernière tablette du haut et il fallait les demander au commis». «On était gênées, c'était effrayant.» Les jeunes filles de la campagne

qui ne pouvaient se rendre à la ville qu'en voiture avec leurs parents étaient trop gênées pour aller en acheter en leur présence. Une informatrice nous raconte qu'elle les achetait au magasin général. «Elles étaient placées sur la plus haute tablette, cachées. En général, on demandait: «Une boîte de pâtes alimentaires, une boîte de sandwiches ou des cravates en espérant que le commis comprenne.» Deux informatrices du comté de Montcalm nous apprennent que, dans leur village, c'était une modiste de chapeaux qui vendait ces articles en 1939. En 1942, madame B. de Québec vit ses premières menstruations:

J'avais déjà acheté tout ce qui était nécessaire, depuis longtemps, j'avais même souvent pratiqué! Moi j'allais les acheter au «5-10-15», c'était des filles plus jeunes qui travaillaient là et souvent les boîtes étaient à la vue. Les ceintures étaient aussi sur le comptoir dans ce magasin, c'était moins gênant qu'à la pharmacie.

Dans les années 1950, lorsque les serviettes devinrent plus accessibles et plus publicisées, les femmes devinrent du même coup plus à l'aise et certaines envoyaient même leur mari les acheter. Pour les célibataires, acheter des serviettes était synonyme d'une bonne conduite. «Ça ne nous gênait plus du tout, au contraire, ça voulait dire que nous n'étions pas enceintes.»

Toutes sont unanimes à dire que malgré l'avantage de pouvoir jeter les serviettes sanitaires et échapper ainsi aux désagréments du trempage, du lavage et du séchage en cachette, les premières serviettes étaient très inconfortables et peu étanches en comparaison avec les bandes. «La grande difficulté était de conserver cette serviette à la bonne place. Il fallait tirer soit en avant, soit en arrière. Il y en avait des gestes furtifs à cette époque!» «C'était gros, épais, chaud. Ça ne durait pas longtemps. Ça passait beaucoup à côté, car ça n'épousait pas les contours du corps autant que les guénilles.» «On les portait avec une ceinture de coton ou en élastique fabriquée par notre mère ou achetée au magasin.» Le manque d'étanchéité des serviettes était compensé par le port de culottes spéciales dont le fond était plastifié ou doublé de caoutchouc.

Les serviettes sanitaires jetables ne furent pas adoptées par la majorité des femmes. Premièrement, l'accès à la publicité était limité à celles qui avaient les moyens d'acheter des magazines féminins. De plus, seules les filles qui travaillaient pouvaient se permettre d'acheter des serviettes, «qui étaient quand même assez dispendieuses», selon les informatrices. «Nous devons nous arranger pour en avoir assez avec une boîte.» Beaucoup alternaient les serviettes et les bandes, afin d'économiser. Enfin, les informatrices provenant de familles où les filles étaient en grand nombre ont eu accès aux serviettes beaucoup plus tard que les autres.

Conclusion: un processus de transmission particulier

Il est inouï de découvrir à travers ces témoignages la présence d'une tradition vieille de plusieurs décennies, avec ses pratiques, ses rites et ses croyances, une tradition qui s'est transmise pendant des générations, d'une manière exclusivement gestuelle ou orale, dans le secret le plus total. Comment cette tradition «du secret» a-t-elle pu se répandre, se généraliser, ou se différencier d'une région à l'autre, d'une famille à l'autre, alors qu'elle s'inscrivait à l'intérieur d'un code tacite de silence?

À partir de ces premières données d'enquête, nous pouvons déjà dégager quelques faits intéressants concernant le processus de transmission des pratiques menstruelles.

Premièrement, lorsque la jeune fille qui vivait ses premières menstruations osait finalement l'annoncer à sa mère, celle-ci la renvoyait presque toujours à une sœur plus âgée. Ainsi, la transmission du «savoir» ne se faisait pas par la mère, mais bien par un autre membre de la famille. Le rôle de la mère se limitait plutôt à la transmission de la fabrication des bandes.

On peut tenter d'expliquer ce phénomène par certains facteurs qui caractérisent la famille québécoise de cette époque (1925-1965): traditionnellement nombreuse, la famille n'est pas un lieu où l'intimité entre parents et enfants peut se développer. De plus, les mères étant surchargées par le travail domestique, elles doivent responsabiliser très tôt les aînées. Ces dernières remplaceront donc leur mère dans diverses tâches domestiques et familiales. Elles deviennent ainsi des «substituts» de la mère et font figure d'autorité parentale auprès des plus jeunes. Les jeunes filles étant plus à l'aise entre elles, elles peuvent ainsi se transmettre les quelques notions qu'elles connaissent. Mais les explications ne sont jamais exhaustives et la plupart d'entre elles aborderont leur vie d'adulte sans la moindre connaissance scientifique de la menstruation.

Les amitiés développées à l'intérieur des couvents constituent un facteur déterminant dans la transmission des pratiques et des croyances menstruelles. En effet, les couvents abritent des jeunes filles de milieux géographiques différents. Les couvents isolent les jeunes filles de la vie extérieure et deviennent, par le fait même, des réseaux où les traditions d'une famille sont diffusées, récupérées et ainsi transmises à une autre famille. Ce phénomène de diffusion peut s'étendre aussi d'une région à une autre, par exemple, dans le cas des expressions populaires employées pour nommer les menstruations et ceci, toujours grâce au réseau d'information que forment les couvents. Lorsque les jeunes filles sortent des couvents, c'est le lieu de travail qui devient le nouveau réseau d'information et de transmission des pratiques.

Enfin, il faut souligner le rôle important qu'a joué la publicité en renvoyant aux femmes une image bien précise de leur corps et du phénomène des

menstruations. Mais cette forme de transmission est un terrain complexe, encore peu abordé en ethnologie et qui demande une analyse approfondie.

À travers les témoignages recueillis lors de ces enquêtes, parmi toutes les réponses à la fois semblables et différentes, une constante demeure: chacune de ces femmes était heureuse de parler d'un sujet si peu commenté, de livrer une histoire qu'elle n'avait racontée à personne, de parler de la peur, de l'ignorance, de l'isolement, du manque d'hygiène, de se «vider le cœur» après des années de silence et de briser, une fois pour toutes, la «tradition du secret».

BIBLIOGRAPHIE

Delamont, Sara, and Duffin Lorna, *The Nineteenth-Century Woman: Her Cultural and Physical World*, New York, 1978, Croom Helm London, Barnes and Noble.

Delaney, Janice, Mary Jane Lupton and Emily Toth, *The Curse: A Cultural History of Menstruation*, revised edition, Chicago, University of Illinois Press, 1988.

Goulet, Denis, *Le commerce des maladies: la publicité des remèdes au début du siècle*, collection Edmond-de-Nevers, n° 6, Québec, IQRC, 1987.

Kotex Feminine Napkins - Product Fact Sheet (Compagnie Kimberly-Clark)

Laws, Sophie, *Issues of Blood: The Politics of Menstruation*, London, MacMillan, 1990.

«ULRIC», index des périodiques internationaux, bibliothèque de l'Université McGill, Montréal.

Woman, Health and Medecine in America: A Historical Handbook, Rima D. Apple, édit., New York, Garland Publishers, 1990.

Women and Health in America: Historical Readings, Judith Walzer Leavitt, édit., Madison, Wisconsin, University of Wisconsin Press, 1984.